

Ab l'angoisse de la page blanche...

GOOD HEIDI Production
présente

OLIVIER RIGOT

L'HÉRITAGE
DES FARAZZI

ROMAN

GOOD HEIDI Production

3 bis, Cours des Bastions
1205 Genève · Suisse

*Je dédie ce roman à mes fils Guillaume et Fabrice, sources inépuisables
de bonheur qui illuminent tous les jours de ma vie.*

© Copyright GOOD HEIDI Production. Mars 2018

CHAPITRE 1

Lausanne, 2 août

Un léger claquement métallique résonna dans l'aube naissante, lorsque la culasse du Sig engagea la balle dans le canon de l'arme. Appuyé dos au mur, l'inspecteur Matret sentit le stress monter et une boule se nouer au creux de l'estomac.

- Deux minutes avant l'assaut, lui murmura le colosse du groupe d'intervention.

Engoncé dans son gilet pare-balles, un brassard orange au bras gauche sur lequel était écrit le mot «Police», il n'aimait pas particulièrement ces situations mais cela faisait partie de son travail d'officier à la brigade criminelle. Il avait été fait appel au groupe d'intervention de la police pour assurer la neutralisation d'une équipe de malfrats dont les réactions pouvaient s'avérer imprévisibles. Celui que l'inspecteur traquait depuis des mois était recherché pour meurtre, une bagatelle.

- Une minute !

Matret se lissa la moustache. Les policiers avaient encerclé la maison où se trouvaient les suspects. Ils

s'étaient répartis en plusieurs groupes. Les «robotcops» de la police, harnachés de protection en kevlar, équipés d'un casque intégral avec système audio intégré, de boucliers et de béliers pour défoncer les portes, étaient prêts à intervenir en première ligne. Les policiers de la criminelle devaient assurer un rôle de soutien et de couverture.

- Trente secondes... Vingt secondes... Dix secondes.

Une explosion fit vibrer les murs du voisinage, la porte d'entrée, piégée par les artificiers, venait de voler en éclats, des vitres se brisaient au premier étage, des bruits de cavalcade, de grands cris retentirent, une grenade assourdissante éclata. Les deux géants avec lesquelles l'inspecteur Matret faisait équipe s'étaient déjà engouffrés par la porte dont il ne restait qu'un battant pendouillant à un gond. Matret les suivit au rez-de-chaussée. Il assurait leur couverture quand ces derniers inspectaient les pièces les unes après les autres. Au premier étage, la confusion régnait, le parquet résonnait de bruit de lutttes, d'hommes maîtrisés sans ménagement par les forces de l'ordre, une femme hurlait, hystérique.

- Premier étage sous contrôle ! cria l'un des membres du groupe d'intervention.

- Rez-de-chaussée sécurisé, répliqua l'équipier de l'inspecteur.

Un groupe surgit de la porte de la cave et annonça à son tour le contrôle du secteur de la maison qui leur avait été dévolu.

Le bruit d'une bousculade retentit dans les escaliers, deux hommes et une femme menottés apparurent, encadrés par les carrures impressionnantes des membres de la brigade d'intervention. L'inspecteur Matret reconnut l'homme qu'il traquait depuis des mois, il ne faisait pas le fanfaron, le visage taillé à la serpe, une balafre à l'arcade sourcilière, les yeux rougis par le sommeil, des cheveux longs, poivre et sel, crasseux. Il avait le profil type du malfrat figurant sur un avis de recherche. Il paraissait à la fois étonné

et furieux de s'être fait piéger aussi facilement. L'officier de police aura le temps de faire plus ample connaissance avec le meurtrier lors des longs interrogatoires qui les attendaient à la brigade. L'homme disparut rapidement du champ de vision de l'inspecteur, embarqué manu militari dans une voiture qui démarra aussitôt, sirènes hurlantes.

Matret, après avoir opéré les gestes de sécurité sur son arme de service, pouvait enfin décompresser, la cartouche éjectée de la culasse rebondit avec un bruit métallique sur la table de la cuisine, il la ramassa prestement et la replaça dans le chargeur. Il aspira un grand bol d'air.

- Tout s'est bien passé, n'est-ce pas ?

Absorbé par le protocole de sécurité sur son arme, il n'avait pas entendu sa coéquipière entrer dans la cuisine.

- En effet, Muriel, il n'y a pas eu de problèmes.

Il soupçonnait sa jeune collègue d'aimer ce genre de situations excitantes où le cœur bat la chamade, l'adrénaline irradie le cerveau afin de gérer le stress d'avoir à tirer pour sauver sa vie ou celle d'un de ses partenaires. Était-ce pour cela qu'elle était entrée dans la police ?

- C'est bien le type que l'on recherchait ?

- Oui, c'est bien lui.

- Il a vraiment une sale tronche.

- Eh oui... Le jour où le bon Dieu distribuait les prix de beauté, il ne devait pas être sur la scène.

Ils furent interrompus dans leurs réflexions par l'arrivée du chef du groupe d'intervention qui venait faire son premier rapport après la fouille de la maison.

- On n'est pas venu pour rien Georges, la pêche a été bonne.

- Qu'as-tu dégoté d'intéressant Jean-Paul ? demanda Matret.

Les deux hommes se connaissaient depuis dix-huit ans, Jean-Paul Dutoit avait monté la première section d'assaut de la police. Les cheveux rasés, des épaules de déménageur, une cicatrice sur le nez, bronzé toute l'année par ses

expéditions en montagne, le visage buriné, il avait le look du baroudeur ou du mercenaire à l'approche de la cinquantaine qui a participé à tous les coups d'Etats foireux en Afrique. Son vocabulaire était celui d'un militaire, les phrases qu'il formulait ne comprenaient pas plus de cinq mots et il ne devait pas en maîtriser plus de mille. Dutoit faisait du bon boulot avec son équipe et l'inspecteur ne se souvenait pas qu'il y ait eu un jour une bavure. Matret fut tiré de ses réflexions par l'inventaire à la Prévert que son collègue avait commencé à énumérer.

- On a trouvé trois pistolets automatiques, une mitraillette Uzi, quatre grenades défensives, un fusil à pompe et des munitions en quantités suffisantes pour rejouer Stalingrad dans le quartier.

- Continue !

- On a également mis la main sur des sachets de poudre que l'on va envoyer au labo pour analyses, il doit s'agir de cocaïne ou d'héroïne, j'en mettrais ma main à couper.

- Tu ne prends pas de grands risques, lui rétorqua Matret.

- Il y avait aussi des liasses de billets derrière la chaudière à la cave, on n'a pas encore compté mais il y a des dollars, des euros et des francs suisses.

- Bien, comme tu disais, on n'est pas venus pour rien. Muriel acquiesça de la tête.

- Tu auras le rapport d'intervention sur ton bureau demain matin. A bientôt Georges, au revoir Mademoiselle.

- Au revoir Commandant, répondit Muriel poliment.

- Merci, salut Jean-Paul.

- Que fait-on ? demanda Muriel.

- On range la panoplie de Rambo et on rentre à l'hôtel de police faire notre métier d'investigateur. Il va falloir commencer les interrogatoires, remplir la paperasse habituelle et pas de vices de forme dans les procédures, les avocats sont prêts à exploiter les moindres failles.

- OK !

- Martin et Jacquet sont déjà partis ?

- Oui, nous sommes les derniers.

- Dès que nous serons rentrés, appelez le juge de permanence pour l'informer du début de la garde à vue !

- Bien.

Dans la voiture, Matret se dit que c'était une affaire de plus qui avait de bonnes chances d'être résolue, si le suspect numéro un ne parlait pas, les analyses ADN allaient se mettre à table pour lui. Il avait eu un peu de chance dans cette affaire : son réseau d'indicateurs avait permis de profiler la bande que fréquentait le tueur, inconnu des services de police; des voisins un peu soupçonneux avaient permis de lancer l'opération. Il restait à établir le motif du crime; entre l'argent, la drogue ou une histoire de filles il avait quatre-vingt-dix pourcent de chances d'être dans la cible.

Il continuait de se perdre dans ses pensées, pensa à sa fille dont il avait la garde ce week-end, il faudra trouver une activité originale, elle avait quatorze ans et le programme McDonald's et cinéma n'était plus d'actualité. A cinquante-deux ans, Georges Matret, divorcé depuis cinq ans, avait repris une vie qu'il qualifiait lui-même de vieux garçon maniaque. Il ne fallait pas trop modifier ses habitudes et il se dit qu'il devrait trouver une femme vraiment très tolérante pour le supporter dans ses vieux jours. On était mardi, il se souvint qu'il y avait une tenue dans sa loge maçonnique ce soir-là et décida de s'y rendre.

CHAPITRE 2

Sardaigne, même jour

La planche à voile traçait sa route à plus de quinze nœuds sur l'eau turquoise, irisée par une brise thermique descendue des collines environnant la baie de Cala Di Volpe. Christian se laissait griser par la vitesse, faisant totalement corps avec son engin, il se sentait en parfaite harmonie avec les éléments naturels. A cette vitesse, le bruit du vent s'estompe, il ne subsiste que le léger sifflement émis par le sillage incisé dans l'eau claire, les vagues effaçant aussitôt les traces de son passage. Il s'amusait à slalomer entre les vaguelettes, cherchant son chemin, flirtant avec ces petits obstacles naturels créés par la brise. Une nouvelle risée relança la planche qui accélérât sans fin, une légère impulsion donnée avec ses pieds suffisait pour guider la planche dans les vagues. Il éprouvait les mêmes sensations qu'un skieur dans la neige poudreuse qui dévale une pente vierge, il n'y avait aucun effort à produire, il suffisait de se laisser emporter et de s'enivrer du plaisir de la glisse. Il filait droit dans les éclats du soleil qui frappaient les vagues, donnant à la

mer un aspect métallique, futuriste, presque surréaliste.

Ses vacances se déroulaient agréablement dans ce paradis du nord-est de la Sardaigne sur la Costa Smeralda. En ce début de mois d'août, lorsque le soleil commence à décliner à l'horizon, la roche, chauffée durant la journée, se teinte d'une couleur rose-ocre; la lumière cisèle la pierre, donnant vie à des sculptures éphémères dont l'imagination peut percevoir un monstre marin ou un animal mythique. Il s'était installé dans une maison, louée pour l'été, au bord de la baie et comptait profiter de cette période pour faire le plein d'énergie en pratiquant la planche mais aussi découvrir de nouvelles sensations en kite surf. Wall Street, les salles de trading, le stress des marchés financiers et la vie trépidante de New York lui paraissaient déjà bien loin. Il désirait, durant cette année sabbatique, prendre du recul et se ressourcer. Son métier de banquier d'investissement ne lui en avait guère laissé le temps ces dernières années, sautant d'un avion à l'autre pour négocier et conclure des contrats aux quatre coins du globe. Sa spécialité : les fusions et acquisitions d'entreprises.

Il se rapprocha de la plage, au sud de la baie, qui forme à cet endroit une sorte de fer à cheval, il distinguait clairement les vacanciers qui s'y prélassaient, les baigneurs qui barbotaient dans la mer et il percevait les cris joyeux des enfants qui jouaient avec les vagues. Il empanna et repartit en direction de la côte opposée, le corps suspendu à son harnais, il remontait sans efforts au vent, stabilisant, en donnant des petits mouvements des pieds et des bras, l'équilibre précaire de la planche dans le clapot qui s'était formé au cours de l'après-midi. L'esprit libéré de toute contrainte, ses pensées vagabondaient.

Il avait envie de concrétiser plusieurs projets au cours de cette année de liberté : entreprendre des travaux de recherche pure dans le domaine de la finance et, peut-être même, écrire un livre. Pour le moment, c'était le plaisir de la

pratique des sports véliques dont il voulait se rassasier en surfant pendant des heures dans ce petit paradis où il n'était plus revenu depuis l'adolescence. Il irait certainement dîner ce soir à la Gastronomìa Belvedere surplombant la baie, déguster un poisson grillé fraîchement sorti des eaux le matin par les pêcheurs locaux, accompagné d'un Cannonau, un vin rouge sarde et de spaghettis aux coquillages. La soirée sera délicieuse; mais il dînera seul, sans présence féminine. Absorbé par sa carrière, perpétuellement en voyage, sautant d'un avion, d'un hôtel à l'autre, vivant continuellement dans les valises, il n'avait rien construit de tangible au cours de ses rencontres amoureuses. Il avait besoin de poser son sac, de prendre le temps de respirer, de vivre au rythme imprimé par la nature. Il ne voulait plus passer sa vie derrière un ordinateur, les yeux vissés sur les écrans à regarder avec anxiété les chiffres de couleur rouge ou verte danser devant ses yeux. Pourtant, il aimait son métier, le monde trépidant de la finance, mais il avait besoin d'une parenthèse avant de s'y replonger, peut-être plus tard, mais différemment.

Il n'avait pas vécu une vie de moine absteinent durant toutes ces années, bien au contraire, New York n'est pas le plus mauvais endroit au monde pour faire des rencontres. Des conquêtes, il en avait eues, son accent « frenchy » et son côté vieille Europe bien éduqué étaient des atouts pour séduire sur la côte Est, mais il n'avait jamais réussi à établir une relation durable avec une femme. Était-il trop idéaliste ou bien romantique ? S'était-il interdit inconsciemment de partager davantage qu'une rencontre légère entre deux voyages et soucis professionnels ?

Il avait tiré plusieurs bords, remontant contre le vent entre les yachts au mouillage et il avait atteint le nord de la baie près de « Long Beach » sur laquelle les vacanciers se prélassaient sous les rayons doux d'un soleil de fin d'après-midi. Il envoya un virement de bord, raccrocha la boucle du harnais d'un mouvement sec des bras et du bassin,

recula les pieds et les cala dans les sangles, il lança alors la planche au grand large qui accéléra immédiatement. La griserie de la vitesse envahit à nouveau son cerveau, la sensation de glisse lui donnait envie de crier de plaisir, d'hurler face au vent, aux vagues sur lesquelles il s'appuyait pour relancer la planche dans des surfs qui n'en finissaient pas, c'était le bonheur absolu, total, une véritable jouissance.

CHAPITRE 3

Lausanne, 3 août

- Et maintenant, on attaque un col de niveau trois, lança le coach.

Tous les cyclistes appuyèrent fermement sur les pédales pour aborder le quatrième col de la journée, les visages ruisselaient de sueur, les mollets faisaient mal, le souffle était court, le cœur battait à cent quatre-vingts pulsations minutes. Quel supplice, pensa Loana.

- Je n'en peux plus, cria sa voisine de galère. La femme descendit de son vélo, s'essuya le visage et quitta la salle d'entraînement.

- On s'accroche et on va jusqu'au bout, il faut savoir souffrir ! cria l'entraîneur aux survivantes du groupe.

Loana avait souscrit à un abonnement de remise en forme au SPA du Léman Palace, dominant la ville et le lac. Elle commençait à regretter fermement sa décision. Cela faisait une heure que le groupe enchaînait les exercices de musculation, de course à pied sur les tapis roulants et maintenant, cette séance de vélo qui n'en finissait pas. Son but n'était pas de participer au prochain « iron man »

d'Hawaï, elle voulait simplement faire un peu de sport pour maintenir son corps en forme à l'approche de ses vingt-sept ans, garder des fesses musclées et conserver un ventre plat.

- Loana, tu dors ? Secoue-toi, on n'est pas dans un salon de thé ! hurla Jacques.

Le coach ne prenait pas de gants avec cette équipe de sportives, il aimait les provoquer, les pousser dans leurs derniers retranchements. Elles ne lui en voulaient guère car elles revenaient semaine après semaine à ces séances dont il corsait de plus en plus les difficultés.

De corpulence trapue, des tatouages aux bras et un bouc au menton, Jacques était une boule de muscles. A quarante-cinq ans, il jouait les « vieux beaux » sur le retour, il avait essayé de draguer Loana après la séance d'entraînement. La jeune femme était l'une des seules célibataires du groupe et Jacques avait tenté sa chance, sans grand succès.

- Un dernier effort ! On arrive au bout, lança l'entraîneur.

- C'est le moment, je n'en peux plus, cria Loana.

- Deux minutes de récupération et cinq minutes de stretching pour détendre les muscles !

Elle soupira longuement.

Jacques s'approcha d'elle et la complimenta :

- Tu vois, tu en es capable, tu as réussi à dépasser tes limites, tout est dans la tête.

Rouge écarlate, congestionnée par l'effort, Loana esquissa un sourire en se disant qu'en matière de fantasmes, tout est également dans la tête.

Jacques poursuivit :

- La semaine prochaine, je veux que tu ailles encore plus loin; tu vas en baver.

Elle eut un petit rictus sadique en pensant qu'elle avait d'autres moyens de le faire souffrir. Elle descendit difficilement de son vélo, les jambes lourdes après cette heure d'entraînement intensif.

L'eau glacée de la douche apaisa la souffrance de ses muscles endoloris, elle resta une dizaine de minutes à éprouver le plaisir de l'eau qui ruisselle sur son corps, le cerveau vidé par l'effort physique. Elle flottait dans un univers cotonneux, étonnamment bien.

- Tu nous rejoins au café ? lui demanda Marie au vestiaire, Isabelle a apporté des gâteaux aujourd'hui.

Cela valait bien la peine de s'être autant dépensée pour reprendre des kilos immédiatement après l'effort, pensa Loana. C'était la tradition dans le groupe, après l'entraînement, elles se retrouvaient au bar du fitness pour boire un café et s'empiffrer de sucreries. Jacques y participait aussi et les discussions entre femmes étaient pimantées par le récit des conquêtes féminines du seul homme du groupe.

- Je te remercie, mais je crois que je vais encore prendre un bain de vapeur, lui répondit-elle.

Elle entra dans le hammam, la chaleur moite de la pièce lui saisit la bouche et la gorge. La pièce était à la hauteur de la réputation de l'hôtel, luxueuse. Le sol était recouvert de gros galets, les sièges avaient été taillés dans du granit noir et les murs étaient tapissés de petites dalles du Valais. Plusieurs niches avaient été aménagées dans les parois de pierre et de grands cristaux de roche, savamment éclairés, reflétaient les rayons de lumière à travers la vapeur d'eau, donnant à la pièce une luminescence particulièrement mystérieuse. Deux fontaines à glace avaient été aménagées, des vasques en grès anthracite servaient de réceptacle à la glace pilée provenant d'une machine située derrière les murs.

Elle s'installa au milieu de la pièce sur un banc de granit et se laissa aller contre un pilier. Assise nue sur sa serviette blanche, elle ressentit aussitôt les effets du bain de vapeur, son corps réagit en produisant sur sa peau des milliers de gouttelettes d'eau qui grossissaient et roulaient sur son corps. Elle étendit la main et saisit une poignée de glace

dans la vasque, elle s'enduit le corps d'eau gelée qui fondit instantanément. La chair, brutalement rafraîchie, retrouvait une température plus proche de la normale, elle recommença plusieurs fois l'opération à chaque fois qu'elle avait l'impression d'atteindre le point de fusion. Son corps se transformait en soleil, la glace ne parvenant plus à refroidir ses membres brûlants. Elle observait les gouttes ruisseler entre ses seins et rouler jusqu'à son bas-ventre, s'arrêter momentanément sur son mont de Vénus avant de disparaître. Elle était totalement épilée et les deux collines de ses grandes lèvres apparaissaient parfaitement dessinées. Sa main gauche se rapprocha de son bas ventre et elle découvrit que l'intérieur de son corps était aussi humide que l'extérieur, elle trouva rapidement le point de plaisir, ses doigts allaient et venaient en délicates pressions sur les zones sensibles, elle connaissait parfaitement son anatomie intime et savait quel rythme et quelles pressions elle devait exercer pour atteindre l'extase. Elle alternait les attouchements et les caresses sensuelles; elle ne tarda pas à ressentir les premières vagues de plénitude remonter de son bas-ventre pour se briser dans son cerveau, elle n'eut pas longtemps à attendre avant d'éclater, une onde de volupté la submergea et lui arracha un râle qui fit frémir tout son corps.

Elle sentit soudain un violent courant froid envahir la pièce et refroidir brutalement sa peau, quelqu'un venait de rentrer dans le hammam. Quelques secondes plus tôt l'inconnu l'aurait surprise en pleine jouissance.

Confortablement installée dans une chaise longue devant les grandes baies vitrées de l'hôtel, Loana se relaxait. Elle sirotait un verre de jus de carottes en admirant le panorama qui s'étirait devant ses yeux. Depuis le dernier étage, elle avait une vue plongeante sur le lac Léman avec en arrière-plan le massif du Mont-Blanc et ses neiges éternelles. Elle aimait se détendre dans cet endroit privilégié, un lieu confortable, empreint de luxe et de volupté. Derrière elle, se trouvait la piscine de forme ovale

surplombée par un jacuzzi dont l'eau débordait en cascade dans le grand bassin. Des blocs de rochers donnaient à cette pièce un caractère naturel et des plantes vertes complétaient le décor. Elle se prélassait, le corps et les sens reposés après ses exploits sportifs de la matinée.

Elle n'avait pas envie d'aller travailler, pourtant c'était l'heure de revenir aux choses sérieuses et de songer à gagner de l'argent pour continuer à s'offrir cette vie habituellement réservée aux millionnaires. Elle sortit son portable de son sac, l'alluma et saisit également son agenda électronique. Les textos s'affichaient, une dizaine de messages étaient en attente dans sa boîte vocale. Elle commença par répondre aux SMS en notant soigneusement les rendez-vous dans son agenda qui se remplit rapidement, puis elle écouta les appels vocaux, répondant à certains par messages électroniques, délaissant ceux qui lui paraissaient revêtir peu d'intérêt. Il était temps de partir, elle salua le barman.

Jacques était retourné dans la salle de musculation pour un cours privé, elle s'habilla rapidement au vestiaire et rejoignit le parking au sous-sol. Elle monta dans son coupé de sport décapotable et s'engagea dans la circulation; arrivée sur son lieu de travail, elle se changea une nouvelle fois pour enfiler une tenue noire, se maquilla avec soin et chaussa une paire d'escarpins à talons hauts. La sonnette de la porte d'entrée résonna dans le hall, treize heures trente, le client était à l'heure. Elle jeta un dernier coup d'œil au miroir afin de vérifier que son maquillage n'avait pas coulé; rassurée, elle s'engagea dans le couloir et se dirigea vers la porte, les talons résonnaient sur le parquet. Elle saura trop tard qu'elle ouvrait à son dernier client.